

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

# Le Canadien Illustré

RECUEIL DE LITTÉRATURE CHOISIE.

<b>PREMIERE ANNEE.</b>	<b>Paraissant le JEUDI.</b>	<b>NUMERO 13.</b>
<b>ABONNEMENTS.</b>	<b>2 CENTS</b>	<b>ADMINISTRATION ET REDACTION:</b>
Un an ..... \$ 1.00	<b>LE NUMERO.</b>	<b>32 RUE BONSECOURS</b>
Six mois ..... 50		Boîte 1359, Bureau de Poste, Montréal.
Trois mois ..... 25		

MONTREAL, 28 JUILLET 1881.

## PHAROLD LE BOHEMIEN.

XIV

(Suite)

« J'ai, sans m'arrêter davantage, couru au bois et je me suis mis à parcourir les allées et à chercher de nouvelles traces. Mais ils avaient si bien pris leurs précautions, que j'ai perdu mon temps et ma peine, et je commençais à ces donner à tous les diables, quand je me suis avisé de mettre pied à terre et d'entrer dans le grand taillis. Bien m'en a pris.

« J'en avais pas fait deux cents pas, que je suis tombé sur un homme blotti dans une cèpée de chênes: c'était Cottin, le premier garde de monsieur le comte. Il a d'abord refusé de me dire ce qu'il faisait là; mais, quand il a su que j'étais à la recherche des bohémains, il m'a répondu que je n'avais pas besoin de



Vous m'entendez, je le veux! s'écria Pharold. (Page 147, col. 1.)

m'en inquiéter, qu'ils étaient dans le ravin qui se trouve à un quart de lieue du parc, et qu'il les surveillait avec quatre hommes cachés, comme lui, dans le bois. Je lui en appris alors

me le dire, répondit Jacques Morin. Il avait inutilement cherché à s'en assurer, et il paraissait même en douter.

—S'il s'y trouve, ce ne peut être, en tout cas, depuis long-

la disparition de M. Edouard, et, après lui avoir bien recommandé de ne pas les perdre de vue un instant, je suis retourné à Trévenne, puis, de Trévenne, je suis venu ici, pensant que vous seriez bien aise d'être informé tout de suite de ma découverte.

—Vous avez bien fait, Jacques, répondit le colonel.

Et, s'adressant au comte, il ajouta :

—Le hasard nous sert mieux que je ne le pensais, et, qu'ils aient ou non le projet que vous leur supposiez, ils ne peuvent maintenant nous échapper.

—Sans doute, fit le comte. Mais Pharold, demanda-t-il au garde avec impatience, vous n'en avez pas parlé? Est-il avec les siens?

—Cottin n'a pu

temps, observa d'Availles, car j'ai presque la certitude de l'avoir aperçu dans la lande.

— De sorte qu'il a toute liberté de fuir tandis que nous surveillons sa bande ! s'écria vivement le comte. Il faut empêcher cela, colonel.

Jacques Morin secoua la tête.

— Monsieur le comte aurait tort de s'en tourmenter, dit-il. Ces gens-là sont unis entre eux comme les doigts de la main, et il n'y a pas de danger que Pharold s'éloigne de sa tribu, s'il la sait menacée.

— N'importe ! dit le comte, il peut se cacher ou aller l'attendre dans quelque paroisse écartée, et il ne faut pas lui en donner le temps. Je vais immédiatement me rendre à Derval et prier le prévôt d'envoyer la maréchaussée sur les routes, avec ordre d'arrêter tous les bohémiens qu'on y rencontrera. Il ne me refusera pas ce service. Vous, Jacques, retournez à Montbrun, et dites à Cottin que si Pharold cherche à regagner son camp, il le laisse faire, mais qu'ensuite il veille à ce qu'il n'en sorte plus. Qu'il double le nombre de ses hommes, s'il le faut, mais qu'il garde avec soin toutes les issues. Nous avons déjà bien abusé de votre complaisance, colonel, ajouta-t-il en se tournant vers d'Availles, mais il s'agit de mon fils, dont vous étiez le meilleur ami, et ce sera mon excuse. Je vous prie donc de retourner à Tréveneuc et de m'y remplacer près de M. Ardouin, dans l'enquête à laquelle il va se livrer. Ce soir, en revenant de Derval, je vous y rejoindrai.

— J'espère qu'alors je pourrai vous y donner quelque nouvelle qui calmera vos inquiétudes, répondit d'Availles en serrant avec un respect ému la main que lui tendait le comte ; et si de nouvelles courses sont nécessaires, loin de m'en plaindre, je réclame comme un droit d'y être associé.

Dix minutes après, le comte d'Erbray et le colonel d'Availles avaient quitté le château, et s'en éloignaient chacun dans une direction différente. Le château était situé à mi-chemin de Pierric et de Guéméné-Penfis, sur les hauteurs qui dominent la vallée du Chier, et le comte, laissant à sa gauche Tréveneuc et Montbrun, situés l'un et l'autre dans la vallée, prit à travers la lande pour gagner Derval.

C'était le chemin le plus court, bien qu'il n'y eût pas de route tracée ; mais il connaissait le terrain et il était trop impatient, d'ailleurs, pour tenir compte de pareils obstacles. Encore vigoureux, malgré des apparences de sénilité qui étaient bien plus le résultat de souffrances morales que d'infirmités physiques, il montait à cheval comme un jeune homme, et ses angoisses sur le sort de son fils, jointes à sa haine furieuse contre Pharold, l'animait alors d'une force et d'une énergie inaccoutumées.

Au sortir de la lande, le sentier, à peine tracé au milieu des bruyères, qui conduisait à Derval, se changeait en un chemin raboteux, mais nettement dessiné au milieu des champs, dont les clôtures marquaient ses limites. A l'endroit même où il subissait cette transformation, s'élevait un de ses calvaires si nombreux encore sur les routes bretonnes, mais qui l'étaient bien plus avant la révolution. Abrité par un chêne qui le couvrait de sa voûte de verdure, et placé en contre-bas du sol de la lande, il ne s'apercevait de ce côté, que lorsqu'on s'en trouvait à quelques pas.

Arrivé en ce point, le comte, qui s'avancit sombre et la tête

baissée, tressaillit soudain, et, d'un mouvement brusque, arrêta son cheval.

Un homme, assis sur les degrés de pierre qui donnaient accès à la croix, s'était levé en l'apercevant et s'avancait à sa rencontre, et, cet homme, c'était Pharold !

Le comte pâlit, malgré tout son courage, tant furent grandes sa surprise et son émotion, et sa main se porta involontairement vers les fontes de sa selle. Il eut un geste de désappointement en s'apercevant qu'elles étaient vides. Mais l'orgueil et la colère vinrent à son secours. Il fit bonne contenance, malgré ses craintes, et, après avoir laissé tomber un regard menaçant et haineux sur le bohémien, d'un coup d'œil rapide il examina la campagne environnante, cherchant s'il n'apercevrait pas quelqu'un qu'il pût appeler à son aide.

Ni son trouble, ni son intention n'avaient échappé au bohémien, dont un sourire d'ironie contracta légèrement la lèvre.

— Je vous attendais, monsieur le comte d'Erbray, dit-il, et nous sommes seuls ici.

Et comme le comte pâlisait de nouveau :

— Oui, je vous attendais, reprit-il, non pour vous demander compte de vos crimes et de vos trahisons, comme vous semblez le craindre, mais pour vous avertir et vous conseiller. J'ai pitié de votre fils, sinon de vous-même.

— Misérable ! s'écria le comte dont l'impuissance exaspérait la rage, comment oses-tu parler de mon fils ? Qu'est-il devenu ?

Le bohémien fixa un regard sévère et perçant sur le vieillard ; puis faisant un pas vers lui :

— Qu'est devenu Lalandec ? dit-il.

Atterré par cette question, le comte baissa les yeux sous le regard interrogateur du bohémien. Mais relevant tout à coup la tête :

— Écoute-moi, Pharold, dit-il. Tout le monde t'accuse d'avoir assassiné mon fils. Mais, moi, je te connais mieux, je sais que tu n'es pas homme à commettre une pareille action ; je ne puis croire surtout que, pour te venger d'un père, tu aies été le frapper dans son fils. Justifie-toi, donne-moi la preuve, moins que cela même, l'assurance que tu n'as pas attenté à sa vie, et, les poursuites que la justice va certainement diriger contre toi, je les arrêterai. Pour cette parole qui aura dissipé mes inquiétudes, tout ce que tu me demanderas je te l'accorderai. Fixe toi-même le chiffre de ta récompense, et, si haut qu'elle soit, il te sera compté. Mais parle ! Dis-moi ce qu'est devenu Edouard.

— Dites-moi d'abord ce qu'est devenu Lalandec, répondit le bohémien impassible, du même ton sévère et menaçant.

Le comte pâlit et son cœur se serra de douleur et d'angoisse. Devant ce refus persistant de Pharold, l'espérance qu'il avait un instant caressée s'était évanouie, et il ne doutait plus de la mort de son fils.

— Ce qu'est devenu Lalandec ? répliqua-t-il après un silence, en affrontant le regard du bohémien ; que veux-tu dire ?

— Osez-vous bien le demander ? s'écria Pharold indigné.

Il savait tout ; le comte le comprit, et la rage et le désespoir l'emportèrent un instant sur la prudence.

— La question que tu me fais, dit-il en enveloppant le bohémien d'un regard étincelant de haine et de triomphe, d'autres te l'adresseront bientôt peut-être, misérable ! et tu feras bien de t'apprêter à y répondre.

Une indicible expression de dégoût se peignit sur les traits de Pharold.

— Ah! c'est là le piège que vous m'avez préparé, dit-il. Oui, cela devait être, et je comprends maintenant ces allées et venues de vos gardes et ce que vous allez faire à Derval. Le coupable qui sent approcher l'heure du châtement et qui juge de toutes les âmes d'après la sienne, n'a plus qu'un moyen de salut, c'est de rejeter sur la tête de l'innocent, dont il redoute le témoignage, l'accusation prête à tomber sur la sienne. Mais écoutez-moi à votre tour, monsieur le comte d'Erbray.

Et le vicillard, exaspéré, ayant voulu lancer son cheval en avant et poursuivre sa route, il saisit l'animal à la bride; et l'arrêtant de sa main de fer:

— Vous m'entendez, je le veux! s'écria-t-il; oui, vous entendrez l'avertissement que me dictent la connaissance du passé et la prescience de l'avenir, et si vous persistez dans la route dont ma main, soulevant le voile qui la couvre à vos yeux aveuglés, vous aura montré les écueils, nul n'en pourra plus accuser que vous-même! Vous avez, dans l'ombre et le silence, creusé sous mes pas je ne sais quel piège infâme où vous voulez me pousser, et, quand la trahison m'y aura fait tomber, vous tenez prête, pour m'en enlacer, une trame savamment ourdie de ruses et de mensonges.

— Mais prenez garde! ajouta-t-il en étendant le bras vers le comte d'un air menaçant et inspiré, si jamais je tombe dans ce piège vous y serez fatalement entraîné à ma suite; et la vérité, surgissant de l'ombre où vous l'aviez repoussée, et brisant votre fragile tissu de mensonges et de faux témoignages, vous y écraserez sous son pied vainqueur. Oui la honte dont vous vouliez me couvrir retombera sur votre tête et vous marquera au front, vous et les vôtres, d'une ineffaçable tache d'infamie!

— J'ai voulu, monsieur le comte d'Erbray, pendant qu'il en était temps encore, jetter cet avertissement sur votre route, acheva-t-il d'un ton plus calme, non pour vous, je vous le répète, mais pour des êtres dont la vie et l'honneur me sont plus chers que les miens. Vous en ferez l'usage qui vous conviendra. Mais souvenez-vous de mes paroles, car avant trois jours, quoi que vous fassiez, vous en reconnaîtrez la sagesse et la vérité!

Et, lâchant la bride du cheval, Pharold s'éloigna d'un pas lent et grave du côté de la lande, où il disparut bientôt au milieu des touffes d'ajoncs.

Un instant le comte, paralysé par l'étonnement, la rage et l'épouvante, demeura immobile à la même place. Puis, honteux de sa faiblesse, d'un violent coup d'épéron, il lança son cheval en avant, et partit au galop dans la direction de Derval.

## XV

Le même jour, vers minuit, le plus profond silence régnait dans les épais taillis des bois de Montbrun et dans les clairières parsemées de bouquets d'arbres du parc réservé. La lune venait de se lever dans un ciel ourlé de nuages floconneux et blanchâtres, et sa pâle clarté, dont les rayons se brisaient mollement sur le dôme humide des grands arbres ou argentaient le brouillard flottant sur l'herbe des pelouses, enveloppait comme d'un voile lumineux ce sombre paysage où tout se taisait, endormi dans le repos de la nuit. À peine de loin en loin un léger souffle de vent faisait-il onduler la cime des arbres, ou, dans

les sombres profondeurs des taillis, le craquement d'une branche morte annonçait-il le passage d'un animal nocturne.

Tout à coup, à l'endroit où un mur en pierres sèches tout dégradé, marquant la limite du parc réservé, courait entre deux sombres masses de verdure, les branches d'un buisson situé presque à son pied, du côté du bois, s'agitèrent doucement, la tête, puis les épaules d'un jeune bohémien en sortirent avec précaution, et, quelques secondes après, le maraudeur, franchissant d'un pied lesté le mur d'enceinte, se glissait sans bruit dans le parc.

Pendant une vingtaine de pas, il suivit le mur qu'il avait escaladé. Puis, se frayant un chemin au milieu des taillis qui le bordaient, il déboucha dans une longue et large avenue de châtaigniers dont la voûte épaisse, à grand-peine percée çà et là par un faible et douteux rayon de lumière, rendait la nuit si noire sous ses branches, qu'à peine y voyait-on à trois pas devant soi.

Le jeune bohémien le parcourut d'un pas rapide, non sans jeter, chemin faisant, entre les troncs des arbres, des regards inquiets et soupçonneux sur les éclaircies dessinées par la lune. Au bout d'une dizaine de minutes, il arriva à l'endroit d'une pelouse arrondie, partie centrale du parc d'où rayonnaient un grand nombre d'allées, et à l'extrémité opposée de laquelle s'élevait à demi-enfoncée dans les arbres, une maisonnette de garde.

Cette maisonnette attira tout spécialement l'attention du jeune homme, qui n'était autre que Guillaume, l'amoureux de Léna, et lorsqu'il s'aperçut qu'une lumière brillait encore à l'une des fenêtres, un mouvement marqué de désappointement lui échappa.

Évitant avec soin de sortir de la zone ténébreuse formée par l'ombre des châtaigniers, il se dirigea vers la rangée de droite, située juste en face de la maison, et il s'assit au pied du dernier arbre.

Là, les yeux fixés sur la lumière, et tellement immobile, qu'on l'eût heurté avant de le distinguer du tronc noir auquel il était adossé, il attendit, tout en prêtant une oreille attentive aux bruits lointains et à peine perceptibles, qui, à de longs intervalles, s'élevaient des profondeurs du parc.

Mais près d'une demi-heure s'écoula dans cette attente, et la lumière brillait toujours à la fenêtre du garde. Las enfin de son immobilité, Guillaume se leva en secouant ses membres saisis par le froid pénétrant de la nuit.

— Cette maudite lumière ne s'éteindra pas! murmura-t-il d'un air maussade entre ses dents. Aussi c'est la faute de Pierre. S'il eût attendu une heure de plus, nous étions sûrs de trouver tout le monde couché.

Et après quelques secondes d'hésitation, il fit un mouvement pour abandonner son poste et revenir sur ses pas. Au même instant la lumière disparut. Guillaume attendit pour s'assurer si elle était vraiment éteinte, et au bout de quelques minutes, ne l'ayant pas vue reparaitre, il s'éloigna définitivement et se dirigea, par la même allée, vers le mur d'enceinte.

Arrivé à quelques pas du massif qui le tapissait, il modula un léger sifflement. Un sifflement semblable lui répondit aussitôt, et Pierre, le bohémien braconnier ami de la mère Gay, ce rtant les branches, apparut dans l'allée, armé d'un fusil.

— Tout est tranquille? demanda-t-il à voix basse.

— Oui, répondit Guillaume. Le garde est couché, je viens

de voir sa lumière s'éteindre, et je n'ai aperçu personne dans le parc.

—Alors nous avons au moins deux heures de tranquillité devant nous, et c'est plus de temps qu'il n'en faut. Avancez, vous autres, ajouta-t-il à demi-voix.

Six bohémiens vigoureux, à mine farouche et résolu, sortirent l'un après l'autre du taillis, et vinrent se ranger silencieusement autour de Pierre, qui semblait être le chef de l'expédition. Ils étaient, comme lui, armés de méchants fusils, et portaient chacun une poire à poudre en bandoulière.

—Où sont les chevreuils ? demanda Pierre à Guillaume.

—Ils étaient ce soir au coucher du soleil, dans un taillis, tout proche d'une grande clairière, répondit le jeune homme, et ils ne doivent pas en être sortis. C'est sur la gauche, à l'autre bout du parc.

—Tant mieux ! fit Pierre. Plus ils seront loin du garde et mieux cela vaudra. Allons, en route !

Et faisant signe à Guillaume de le précéder pour lui montrer la route, il se mit en marche avec le reste de la bande.

Ils avançaient d'un pas assuré, Guillaume ayant le soir même exploré le parc et reconnu les allées les plus désertes, mais en faisant de nombreux détours et avec des précautions infinies. Parfois, sur un mot de Pierre, ils s'arrêtaient, et, immobiles, retenant jus-qu'à leur souffle, ils prêtaient l'oreille.

Mais n'entendant jamais que le murmure d'un ruisseau qui serpentait sur leur droite, à travers les taillis, ou le bruit du vent dans les feuilles, ils s'enhardirent peu à peu et hâtèrent le pas. Un quart d'heure après ils atteignaient la clairière indiquée par Guillaume. C'était une prairie assez vaste, coupée en deux par le ruisseau, et bordée de bouquets de hêtres et de châtaigniers entre lesquels s'étendaient des fourrés moins élevés.

En face de l'allée par laquelle arriva la bande, mais un peu sur la droite, se trouvait le taillis où Guillaume avait reconnu la présence des chevreuils.

—Voyons d'abord au juste d'où vient le vent, dit Pierre.

Et trempant le doigt dans le ruisseau, il le tint en l'air jus-qu'à ce qu'un sentiment de fraîcheur particulière, produit par le dessèchement plus rapide de la portion de peau contre laquelle frappait la brise, lui eut indiqué la direction de cette dernière.

—Le vent est pour nous, reprit-il, et à vingt pas ils ne nous sentirent pas. Il s'agit maintenant de se bien poster.

Et après avoir d'un coup d'œil rapide exploré le terrain, il donna ses ordres à ses hommes, qui, par de longs détours, allèrent gagner les bouquets de bois qui bordaient la clairière, et s'y placèrent de telle sorte qu'il était impossible à un chevreuil de traverser la prairie sans passer à portée de plusieurs d'entre eux.

Lorsque Pierre, qui suivait tous leurs mouvements, se fut assuré qu'ils avaient gagné leurs postes, il prit une feuille de hêtre, la plia en deux après l'avoir trouée au milieu du pli, et l'appliquant à ses lèvres avec son souffle adroitement modulé, il imita le cri d'un jeune chevreuil. Tout demeura immobile dans le taillis qu'il observait. Alors il répéta son appel, en le rendant plus sonore et plus pressant, et au bout de quelques secondes, sur la lisière du taillis, éclairée en plein par la lune, deux ou trois branches oscillèrent, et la tête d'un chevreuil apparut inquiète et méfiante.

—Ils sont là, en effet, dit Pierre qui avait mis dans ces apprêts toute l'adresse et la passion d'un braconnier émérite, et la chasse promet d'être belle. A présent, Guillaume, ajouta-t-il en s'adressant au jeune bohémien qu'il avait gardé près de lui, fais le tour de ces deux bouquets de châtaigniers que tu vois à notre gauche, et entre ensuite dans le taillis pour les rabattre de notre côté. Prends bien garde qu'ils ne t'entendent ou ne t'aperçoivent avant que tu n'aies gagné les derrières du taillis. Mais ensuite jette t'y résolument et en faisant le plus de bruit possible pour les pousser tous ensemble dans la clairière.

Guillaume s'éloigna sans répondre, mais un peu à contre-cœur, et Pierre, armant son fusil, choisit, au bout de l'allée, la position la plus avantageuse.

Cinq minutes environ s'écoulèrent. Puis soudain un grand bruit, pareil à celui qu'eût produit le passage d'une trombe, éclata dans le taillis, et une vingtaine de chevreuils, serrés les uns contre les autres en une masse compacte, en débouchèrent brusquement et se précipitèrent éfarés dans la clairière.

Un instant après, au bord des bouquets d'arbres où se tenaient cachés les bohémiens, des lucers rougeâtres jaillirent tout à coup du sein de la nuit, et sept coups de feu se firent entendre à intervalles si rapprochés, qu'ils se confondirent presque en une seule détonation dont l'éclat, répercuté par l'écho, se prolongea au loin en un sourd grondement.

Épouvantés, les chevreuils tourbillonnèrent un instant sur eux-mêmes, ne sachant plus dans quelle direction fuir. Puis, entraînés par le chef du troupeau, ils s'élançèrent sur ses traces avec une rapidité vertigineuse, et quelques secondes après, ils avaient disparu dans un autre taillis.

Les bohémiens s'étaient déjà précipités dans la clairière. La plupart de leurs coups tirés au repos et d'une main exercée, avaient porté, et cinq chevreuils gisant sur l'herbe, à quelques pas les uns des autres. Tous étaient tombés morts ; deux autres se débattaient dans les dernières convulsions de l'agonie. Deux coups de couteau mirent immédiatement fin à leurs souffrances.

—Ea voilà bien assez pour une fois, dit Pierre, après avoir promené un regard inquiet autour de lui. Nos fusils ont fait un bruit du diable, et si le garde les a entendus, avant cinq minutes il sera à nos trousses. Que chacun charge une de ces bêtes sur ses épaules, et sortons du parc par le chemin le plus court. Allons, dépêchez !

Et prêchant d'exemple, il se baissait déjà pour ramasser un chevreuil, lorsqu'il s'arrêta soudain, paralysé par la surprise et l'effroi. Un spectacle si étrange, si inattendu, venait de frapper sa vue, qu'à peine osait-il en croire ses yeux.

Du bouquet de bois sur la lisière duquel il s'était posté, une dizaine d'hommes bien armés venaient de déboucher en silence, et ils s'avançaient résolument et en bon ordre à la rencontre des braconniers.

(La suite au prochain numéro.)

## GEORGE et LOUISE.

### I

A quelques lieues au-dessus de la Maladré, en remontant la Sarre, vous trouvez dans une gorge paisible des Vosges le petit village des Chaumes. Une centaine de maisonnettes, hautes, basses, couvertes de bardeaux ou de vieilles tuiles grises, bordent la rivière. De loin en loin, un petit pont la traverse, avec ses deux perches où les enfants se penchent pour regarder le fourmillement des ablettes au soleil, autour des vermisses ; le mouvement des grandes herbes appelées queues de chat, et le

passage des canards qui remontent le courant, en allongeant derrière eux leurs larges pattes jaunes. Ils sont là durant des heures, les cheveux ébouriffés, le pantalon et la veste déchirés, le petit sac d'école à sa ficelle sur la hanche, car le village a son école, mais jamais ils ne se pressent d'y aller. Puis, c'est une femme qui passe en juçon, les pieds nus, le cuveau de sapin sur la tête, rempli de linge : Marie-Jeanne ou Catherinette vont au lavoir. Après cela, des bœufs et des chèvres défilent ; le vieux Minique, sa pioche sur l'épaule et la tête penchée, va détourner l'eau sur son pré ; M. le curé, la soutane relevée et son tricorne à la main, se dépêche d'aller dire la messe ; ainsi de suite !

Tout cela se voit de loin dans la grande prairie verdoyante, au milieu des palissades et des haies vives des jardins, ou pend la lessive des ménages.

A gauche s'élève la colline, avec ses orges, ses avoines, ses champs de seigle et de pommes de terre, ses vieux pommiers tout noueux, déjetés et penchés par le vent.

Depuis cinquante ans que j'habite les chaumes, je n'ai jamais pu décider les propriétaires à redresser leurs arbres ; les trois quarts ne veulent connaître ni la taille ni la greffe, et laissent tout pousser à la grâce de Dieu. Cela fait du fruit bien aigre, mais ils s'en contentent !

Cette culture monte à la lisière des bois, qui, le soir, couvrent champs, vergers, villages et rivière de leur ombre. Il ne reste qu'une bande de lumière sur les prés ; elle diminue toujours et finit par disparaître à la nuit

C'est l'heure où les troupeaux rentrent, où la corne du hardier chante, où chèvres et porceaux courent dans le

village chercher leur logis ; ils ne se trompent jamais de porte, et grognent ou bêlent d'une voix plaintive, jusqu'à ce qu'on vienne leur ouvrir.

Ce bruit s'éteint à son tour.

On n'entend plus dans la vallée que le doux murmure des crapauds, le long de la rivière, et la grande voix traînante des grenouilles au milieu du silence.

Alors les petites lumières sont allumées dans les baraques. On soupe, on se repose de la journée. En deux ou trois endroits commence la veillée ; et la vieille église compte les heures du bavardage, jusqu'au moment où les bonnes femmes avec leurs rouets, les filles avec leur broderie et leur tricot retournent dormir à la maison.

Voilà le village des Chaumes.

Plus loin, à deux ou trois cents pas, se trouvent les moulins du père Lazare, où l'eau tombe en franges comme un cristal des vieilles roues mousues, et plus loin encore, sous bois, dans la gorge étroite, les scieries de Prentzelle et du Gros-Sapin.

Lorsque je reçus ma nomination d'instituteur aux Chaumes, M. Fortier en était le maire et M. Rigaud, aubergiste *Au Pied de Baruf*, l'adjoint ; mais les deux frères Rantzau jouissaient d'une grande influence par leur richesse, et gouvernaient en quel que sorte le conseil municipal. Le vieux Rantzau, leur père mort deux ou trois ans avant, avait été cultivateur, marchand de bois et de salin. Il avait gagné de l'argent ; ensuite il était mort, comme nous mourons tous, laissant ses biens à sa fille Catherine, mariée avec Louis Picot, brasseur à Lutzelbourg, et à ses fils, Jean et Jacques, qui, malheureusement, ne trou-



Un petit pont la traverse... (page 149, col. 1).

vaient pas tous les deux le partage à leur convenance.

C'est du moins ce qui parut alors, car eux, qui s'aimaient du vivant de leur père, qui se soutenaient contre tous, et qui s'étaient mariés en même temps avec les deux filles du vieux juge de paix Lefèvre, depuis ce moment-là se détestaient et ne pouvaient plus se voir.

Jean, l'aîné, était un grand gaillard chauve, rempli d'orgueil et de l'amour des biens de la terre. Par son testament le père lui donnait la maison hors part, d'abord comme étant l'aîné de la famille, ensuite pour l'avoir soutenu de son travail. Ce partage était injuste, car si Jean avait aidé le père dans sa culture et son commerce de salin, Jacques ne lui avait pas été moins utile pour l'exploitation des coupes.

On ne connaissait pas de plus grande maison au pays que celle du vieux Rantzau, avec hangars, jardins sur la rivière, des écuries pour quinze pièces de gros bétail, et des granges pour entasser foin, paille, fourrages de toute sorte, autant qu'il en faut pour toute l'année.

En outre, belles caves, distillerie et buanderie, enfin une maison superbe, récrépée à neuf et les volets peints en vert.

Jean était content, il trouvait tout naturel d'avoir la maison du père; mais cet article du testament ne plaisait pas à Jacques, qui fit bâtir aussitôt une maison en face de l'autre, séparée seulement par la rue, hangar contre hangar, grange contre grange, écuries contre écuries, portes contre portes, fenêtres contre fenêtres, avec une place semblable pour le fumier, le fagotage et le bois.—C'était une déclaration de guerre! Jean le comprit. Mais ce qui l'ennuya bien plus, c'est que, trois mois après, Jacques acheta le grand pré de Guisi, le plus beau pré du vallou, et qu'il le paya comptant douze mille francs, ce qui ne s'était jamais vu et ne se reverra sans doute jamais aux Chaumes.

Jean, en apprenant cela, devint tout pâle; il ne dit rien, car les Rantzau sont trop fier pour crier contre leur propre famille; mais les deux frères, l'un en face de l'autre, forcés de se voir vingt fois tous les jours, ne s'adressaient plus la parole. Ils allaient et venaient, sans avoir l'air de se connaître. La femme de Jean venait de mettre au monde une petite fille, celle de Jacques un garçon. Tout le village et la vallée se partageaient entre ces deux hommes, donnant raison ou tort à Jacques ou à Jean, chacun selon ses intérêts.

C'est dans cet état que je trouvai le pays, sous le règne de Louis XVIII, lorsque je vins remplacer aux Chaumes l'ancien instituteur Labadie, hors de service à cause de son grand âge, et que j'épousai sa fille unique Marie-Anne, à laquelle je dois tout le bonheur de ma vie depuis cinquante ans, et qui m'a donné de braves enfants.

Le beau-père et moi nous continuâmes de vivre ensemble au logement de la maison d'école; il m'aidait encore quelquefois dans mon travail et me prodiguait les meilleurs conseils.

« Ne vous mêlez jamais des affaires du village, Florence, me disait-il; n'entrez dans aucune querelle particulière; tâchez d'être bien avec tout le monde. Remplissez vos devoirs à l'école, à l'église, à la mairie, avec zèle, et respectez ceux qui peuvent vous donner des ordres. Cela ne vous empêchera pas d'avoir votre opinion sur tout, mais n'en dites rien. De cette manière vous pourrez vivre en paix et faire quelque bien autour de vous. »

Ainsi parlait cet excellent homme. Il me raconta la haine terrible que se portaient les frères Rantzau, me recommandant pour eux, encore plus que pour tous les autres, d'être prudent; recommandation d'autant plus sage que les enfants de Jean et de Jacques devaient tôt ou tard venir à mon école, et que la moindre préférence marquée pour l'un ou pour l'autre pouvait me faire le plus grand tort.

Ces premières années où le jeune homme quitte son pays et va chercher fortune ailleurs sont les plus pénibles de la vie; heureux celui qui trouve un bon conseiller: il évite souvent des fautes irréparables. Moi, je n'ai pas eu de regrets par la suite, ayant toujours écouté les conseils de la prudence, et ces premiers temps me reviennent avec plaisir.

Quelle différence entre la plaine que je quittais et la montagne où je me trouvais alors! Mon vieux maître de Dieuze, en Lorraine, homme instruit pour l'époque, m'avait donné le goût des choses naturelles, l'amour des plantes et des insectes; il m'avait appris le peu de musique qu'il savait. Combien ces premières études me furent utiles!... Combien elles servirent à me faire prendre en patience le travail souvent ingrat de l'école!... Tous les soirs, aussitôt après la classe, je passais la bretelle de mon petit herbier sur l'épaule et je grimpais le sentier de la côte. Les grands genêts en fleur, les bruyères roses, les mille plantes sauvages attachées aux rochers; les mouches dorées, argentées, couvertes de velours sombre ou de soie élatante, qui s'élevaient à chaque pas et produisaient aux derniers rayons du jour un bourdonnement immense, toutes ces choses me remplissaient le cœur d'attendrissement.

J'allais, je choisissais; n'ayant pas grande science, je croyais toujours faire quelque découverte. Et puis en haut, contre les ruines du vieux château, où les ronces et le vieux lierre de cent ans tout flétri s'étendent sous les jeunes corbeilles vivaces, je m'arrêtais, regardant la vallée calme et paisible, la rivière miroitante, les petits toits à la file, l'église, la maison de cure avec sa gloriollette et son rucher, le moulin, les scieries lointaines déjà dans l'ombre, et ce spectacle me faisait rêver... Je me disais :

« Voilà le coin du monde où tu vas passer ton existence. Regarde! C'est ici que tu dois rendre service à tes semblables, élever les enfants que Dieu te donnera, et puis te reposer dans la paix du Seigneur. Travaille, étudie... Qui sait si parmi les élèves assis sur les bancs de ton école, en guenilles et les pieds nus, pauvres, ignorants, presque abandonnés comme les sauvagons de la forêt, qui sait s'il ne se trouvera pas un homme utile, bienfaisant et même remarquable par ses lumières? Car le Seigneur ne regarde pas aux conditions: il sème partout le bon grain. Tâche de suivre son exemple! Beaucoup de tes leçons tomberont dans les ronces, beaucoup sur le rocher; mais, pourvu qu'une seule graine utile tombe dans la bonne terre, tu seras heureux. »

Ainsi venait le soir.

Alors je redescendais lentement la côte, songeant aux nouvelles plantes que j'avais recueillies, aux nouveaux insectes que j'avais piqués sur mon chapeau, et tâchant de les classer, non d'après la science, je n'avais pas assez de savoir ni de livres pour cela, mais d'après les familles de plantes et les appellations du pays.

Le beau-père, qui m'attendait sur la porte, en me voyant revenir à la nuit close s'écriait :

« Vous êtes en retard, Florence: Marie-Anne a la table mise depuis une heure, la soupe ne sera plus chaude. »

Il riait.

« Hé! monsieur Labadie, lui disai-je, que voulez-vous? On trouve tant de belles choses dans vos montagnes!... c'est une bénédiction.

—Allons, montons, montons! » faisait-il de bonne humeur.

Ma femme était là souriante. On soupait; on causait; je parlais de botanique et le beau-père s'écriait :

« Oui, je comprends cela! De mon temps c'était affaire de savants. Nous autres dans nos montagnes, nous n'entendions parler de M. de Buffon, de Linné, de Jussieu, que par hasard.

Ah ! que nous aurions pourtant été bien placés pour étudier l'herbage des Voges, et rendre aux savants de vrais services ; mais on ne pensait pas à nous, et toute la science des plantes, qui devrait être répandue jusqu'au fond des hameaux, est dans les bibliothèques des grandes villes.

Il s'égayait, non sans conserver un regret des belles années perdues au milieu de toutes ces richesses.

Après cela, son amour à lui, c'était la musique !... Nous avions un petit clavecin de quatre octaves dans la salle à manger, et la nuit venue, les volets fermés, le père Labadie s'asseyait dans son fauteuil de cuir, ses larges pieds sur les pédales et ses mains osseuses sur les touches noires jouant des *requiem*, des *alléluia*, des *in excelsis*, accompagnant le plain-chant qu'il se figurait entendre, et se balançant les yeux en l'air, avec un véritable attendrissement. Il possédait une caisse pleine de vieilleries d'anciens maîtres allemands, qu'il élevait jusqu'aux nues, et tout le pays savait que le père Labadie, des Chaumes, était le premier organiste parmi les catholiques. Les Luthériens en ont beaucoup de bons, ils s'adonnent à la musique et s'en font un grand honneur. Je n'espérais pas devenir jamais aussi fort que le beau-père ; mais grâce à ses bonnes leçons, j'en sus bientôt autant que Letcher, de Dabo, ce qui suffisait pour tenir l'orgue, même dans les occasions solennelles, comme les jours de confirmation, en présence de Mgr de Forbin-Janson, l'évêque de notre diocèse.

## II

C'est au milieu de ces études et de ces travaux que s'écouèrent mes premières années aux Chaumes. Ma femme venait de nous donner un petit garçon, qui fut baptisé Paul ; et le père Labadie, depuis ce jour, passait sa vie à le regarder. Il pleurait parfois et s'affaiblissait de plus en plus ; son oreille devenait dure ; il n'allait plus à l'église ; pourtant il n'eut jamais le malheur de tomber en enfance. Quand on lui parlait fort, soit pour lui demander un renseignement au sujet des papiers de la mairie, des actes de naissance ou de décès, des droits forestiers de la commune, et même des délibérations du conseil municipal de quinze et vingt ans avant, après avoir bien écouté, il répondait toujours juste et disait :

— Dans telle case, à tel rayon, dans tel endroit, vous trouverez ce qu'il vous faut.

Je crois qu'il sentait sa fin approcher, et qu'il se réjouissait intérieurement de voir un petit être bien portant, venir pour le remplacer en ce monde.

Malgré le grand âge du beau-père et sa faiblesse, nous avions donc toutes les raisons d'être heureux ; j'avais pris sa place à l'école, à la mairie, à l'église, à l'arpentage, aux ventes de coupes ; j'étais adopté par la commune, qui me donnait trois cents francs de fixe ; avec ce qui me revenait comme organiste, comme chantre, aux baptêmes, aux mariages, aux décès, et les cinquante sous des parents par élève chaque hiver, les cadeaux du nouvel an et le reste, cela montait bien à huit cents francs. Le petit jardin de la maison d'école, que ma femme et moi nous cultivions nous-mêmes, nous donnait des légumes pour l'année ; nous élevions aussi un porc, que le bardièr Balthazar menait à la glandée, en récompense des peines que je prenais avec son garçon. Enfin tout allait bien, et je suivais exacte-

ment la recommandation du beau-père, de ne jamais entrer dans une dispute du village. M. le curé Jamequin s'intéressait à nous ; il aimait à me parler de ses abeilles ; c'est moi qui sortais le miel de ses ruches en automne, et il ne manquait jamais de nous en envoyer un beau rayon. C'était un de ces vieux curés, revenus de l'émigration pleins d'expérience et de sagesse, parlant bien, lentement, avec bon sens, faisant des prédications courtes, et tâchant de gagner leur dernière demeure sans nouveaux accidents. Il en avait tant vu... tant vu de toutes sortes, que l'exaltation des jeunes prêtres, du Tarin et des missionnaires parcourant toute la France pour convertir les hérétiques, lui faisait lever les épaules. Deux ou trois fois étant ensemble seuls dans son jardin, derrière le presbytère, au moment où le facteur venait d'apporter la gazette et qu'il y jetait les yeux, je l'ai vu devenir blanc comme un linge.

— Florence, me disait-il en levant la main, ces jeunes gens nous perdront tous. Seigneur Dieu, faut-il donc que l'expérience des anciens ne profite pas à ceux qui les suivent ? Nos fautes, si durement expiées, n'ont donc éclairé personne !... Quel malheur !

Et puis s'arrêtant, il murmurait :

— Songeons à autre chose !

Cela ne l'empêchait pas d'être sévère dans l'accomplissement de ses devoirs, et de mériter la vénération de tout le pays.

Cinq ans après mon arrivée aux Chaumes, le père Labadie mourut, il s'éteignit doucement un soir. C'est la première grande douleur que j'éprouvai dans ma nouvelle famille. Ma femme en tomba faible deux fois ; elle ne put aller à l'enterrement, où toute la montagne accourut ; et moi je fus obligé de tenir l'orgue, pleurant comme un enfant ; je fus obligé de conduire, comme chantre, le cercueil au petit cimetière du village. Ah ! l'idée de Dieu peut seule nous soulager dans de pareils moments, l'idée de celui qui récompense la vie du juste, et qui le recueille dans son sein, après le travail pénible, les ennuis et les soucis supportés avec courage en ce monde.

Longtemps la tristesse fut chez nous ; la place du grand-père était vide, on y portait les yeux en pensant :

— Il n'est plus là... Il ne reviendra plus... Nous ne l'entendrons plus.

Et le petit clavecin aussi se taisait ; on avait peur de le toucher et d'enten dre frémir ces cordes.

Le malheur nous avait frappés en automne, après la rentrée des regains, quand les enfants mènent le bétail à la pâture. Dans ce temps, il ne reste à l'école que cinq ou six élèves, les enfants des riches. Une grande salle d'école vide, je ne sais rien de plus triste ; ceux qui restent ne travaillent plus, ils s'ennuient à regarder le soleil aux fenêtres ; ils attendent la fin de la classe, ils se font des signes et même ils se disputent tout bas entre eux.—Alors la tête entre les mains, je pensais tout le temps au beau-père.

Ce fut un grand soulagement pour moi de voir tomber les premières neiges et les bancs se remplir de nouveau. Les gris des enfants le matin, en entrant à la file et tirant leur petit bonnet de laine : " Bonjour, monsieur Florence," me réveillèrent de mes tristes pensées. On se remit à chanter ensemble le B A BA, d'autres idées remplacèrent les anciennes ; et le soir seulement, en retrouvant ma femme toute rêveuse et les

yeux rouges, assise près du berceau de l'enfant, je me rappelais le brave homme qui nous avait tant aimés.

Il fallut des mois pour adoucir notre douleur ; mais sur la terre rien n'est éternel, et le souvenir des honnêtes gens ne vous laisse à la fin que l'espérance de les revoir et de les aimer encore dans un séjour meilleur.

C'est au commencement de cet hiver que Jean et Jacques Rantzau m'envoyèrent leurs enfants : George et Louise. Ils avaient à peu près le même âge, de six à sept ans. Louise, la fille de Jean, venait de perdre sa mère, ce qui rendait sa tâche plus grave et plus touchante. Elle était grande, légère, avec de beaux yeux bleus et doux, et des cheveux blonds en abondance. Quand elle allait, dans son petit manteau toujours bien propre, la tête haute, regardant à droite et à gauche, on aurait dit un de ces jolis faons de biche qui traversent quelquefois la vallée aussi vite que le vent. George, son cousin, le fils de Jacques, avait le teint pâle et le grand nez crochu des Rantzau, leurs cheveux bruns crépus et leur large menton carré. L'obstination de la famille était peinte dans ses yeux : ce qu'il voulait, il le voulait bien ! mais l'esprit de la cousine lui manquait ; elle avait toujours avec lui le dernier mot, et le regardait par dessus l'épaule d'un petit air de hautour.

Je mis ces deux enfants, Louise avec les petites filles et Georges avec les garçons, séparés les uns des autres par une barrière en bois ; et je suis bien forcé de le dire, au milieu de ces pauvres et de ces pauvrettes, dont les guenilles humides fumaient tout l'hiver autour du grand poêle de fonte, on les aurait crus d'une autre espèce. Ah ! que la misère est une triste chose et qu'elle rabaisse les malheureux ! Je ne parle pas seulement du teint rose, de l'air confiant que la souffrance et les privations leur font perdre si vite, je parle aussi de l'esprit. Mon Dieu, n'est-ce pas tout simple ? Les enfant du bûcheron, du ségare, du flotteur, que voient-ils, qu'entendent-ils en rentrant dans la hutte à la nuit ? Ils voient les pauvres parents assis autour d'un tas de pommes de terre et d'un pot de lait caillé, le dos courbé, les bras tombant à force de fatigue, la tête penchée et les cheveux collés par la sueur sur leur figure, n'ayant plus même le courage de penser. Quelques mots sur la soupe, sur le chemin de schlitte, sur la neige qui tombe et rend la descente dangereuse, sur Pierre ou Paul qui viennent d'être écrasés, voilà tout... Si le dimanche on n'entendait pas M. le curé parler de Dieu, de la vie éternelle, des devoirs du chrétien, on ne connaîtrait que le froid, la fatigue et la faim.

Chez les autres au contraire, fils de bourgeois, dans la grande salle propre, boisée tout autour à hauteur d'appui, — qu'ils appellent le poêle, — bien éclairée et meublée, soir et matin, à tous les repas, le père, la mère, les domestiques les étrangers qui vont et viennent, entrent et sortent, parlant de leurs marchés, des nouvelles apportées par la poste ou par les journaux, en apprennent plus aux enfants que les pauvres n'en sauront jamais. Aussi je le dis et c'est la vérité, la première instruction est celle de la maison ; celle de l'école ne vient qu'ensuite.

(La suite au prochain numéro.)

## A NOS LECTEURS.

Avec le présent numéro **Le Canadien Illustré** apparaît à nos lecteurs avec deux gravures appropriées à chacun des feuillets en cours de publication.

Avec ce changement nous avons aussi décidé de ne publier à l'avenir que huit pages au lieu de douze, et de tout mettre en caractère plus petit, ce qui donne à peu de chose près la même quantité de matière à lire.

Nous croyons que nos lecteurs nous sauront gré des changements que nous faisons subir à notre feuille et qu'ils nous accorderont, comme par le passé, leur bienveillant patronnage.

Nous nous efforcerons toujours de rendre **Le Canadien Illustré** aussi intéressant que possible et de ne publier que les feuillets les plus nouveaux ; nos gravures seront toujours exécutées avec soins, et nous nous sommes, pour cela, assuré les services de notre habile artiste canadien, M. VITAL CASSAN, bien connu et apprécié de tous en ce genre de travail.

Nous donnons avis à ceux dont l'abonnement expire le 1er août de se mettre en règle avec nous au plus tôt, et ne pas oublier que l'abonnement est *invariablement payable d'avance*.



**Biscuits Purgatifs Parisiens**

Le meilleur Remède contre la

Constipation, Migraine, Maux de Tête,

Etc., Etc., Etc.

À vendre dans toutes les Pharmacies et chez les seuls propriétaires

**PICAULT & CIE,**

75 RUE NOTRE-DAME, Coin de Bonsecours, Montréal.

## LE CANADIEN ILLUSTRÉ.

Paraît tous les jeudis. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre Journal, nous leur vendrons 16 cents la douzaine. Nous donnerons 10 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir.

Celui qui nous enverra les noms de cinq souscripteurs avec le montant de l'abonnement pour un an, recevra un sixième numéro gratis pendant six mois.

Les frais de port sont à la charge du propriétaire.

L'abonnement est invariablement payable d'avance. Nous ne ferons jamais exception à cette règle.

Toutes correspondances et envois d'argent doivent être adressés comme suit : **LE CANADIEN ILLUSTRÉ**, Boîte 1959 B. P., Montréal.

**LE CANADIEN ILLUSTRÉ** est en vente chez tous les marchands de journaux, 2 cents le numéro.